



Amicale de Camps de Prisonniers de Guerre
BULLETIN MENSUEL DE L'AMICALE DES STALAGS V A - V C

N° 582 - NOVEMBRE 2003

EDITION DE L'AMICALE NATIONALE
DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE **V et X**
DES STALAGS

Rédaction - Administration : 1, rue de Brissac, 75004 Paris

Compte Chèques Postaux : 3 610-79 H Paris
AMICALE V A - V C

Inscription à la Commission Paritaire N° 785-D-73

Stalags V A - V C

L'action se situe entre 1940 et 1945 dans l'hospitalier pays de Bade.

A l'époque, on n'y allait pas en touriste, à l'occasion d'un dimanche ensoleillé. Les "Franzosen" qui s'y trouvaient, y restaient et devaient, dans la mesure de leurs faibles moyens, contribuer à divers travaux, plus intéressants les uns que les autres.

Ceux dont je veux vous entretenir, "faisaient" dans la culture. Vous me direz que ce n'est pas plus dégradant qu'autre chose, mais là n'est pas la question.

Quinze, pas plus, ils étaient dans ce Kommando.

Toute la semaine, pendant certaines heures de la journée (les plus nombreuses), liberté complète : liberté de travailler, liberté de flâner, lorsque les circonstances s'y prêtaient, liberté de recevoir la flotte et le reste sur le dos au gré des éléments, liberté enfin et nul ne le contestait, pendant les heures de travail, de satisfaire à ses petits besoins en plein air. C'est bien une piètre satisfaction direz-vous, mais attendez la suite.

Le dimanche, contrairement à ce qu'un homme normalement constitué peut attendre, pas de liberté pour nos gaillards. C'était la règle à l'époque et il n'y avait pas à y revenir. Bouclés au Kommando.

Le nid douillet qui avait été réservé à ces camarades, se

SAVOIR VIVRE P.G. - Un récit de Louis ORY D 77871 Renchen - 99109 (Allemagne)

situait au premier étage d'une ferme. Rien d'anormal à cela pensez-vous et je ne pourrai en toute bonne foi qu'être d'accord avec vous. Mais ce qui était moins naturel, c'est que ce nid, la porte étant (extérieurement) close comme il se doit, était totalement dépourvu de "commodités". A cet usage : un seau.

Il ne sied pas, en général, de parler de cette sorte de chose, encore moins d'en écrire, mais nous sommes entre anciens P.G. et nous avons tous plus ou moins connu cela. Alors ? Et bien alors, il arrivait que ce fameux seau, malgré sa taille respectable, fut plein, mais plein à un tel point que la moindre goutte aurait risqué de le faire déborder. Les premiers... servis étaient béats, mais les autres... demeuraient mains en poches. Même dans ces circonstances, voyez-vous, il y a des égoïstes.

Le Français étant, par définition, dégourdi et plein d'astuces, nos lascars avaient vite compris que le seul moyen de salut était de transformer la fenêtre en tout à l'égout. Et allez donc que je te balance. Tout le monde était ainsi soulagé et pouvait enfin faire de même. Un poids de moins sur la conscience, comme disait mon adjudant (où vaille se nicher, tout de même).



Tout ceci se passait naturellement à l'abri des regards de l'ennemi.

Chaque saison pendant la période considérée (voir ci-dessus), vit le renouvellement de l'opération. Elle n'eut, c'est l'évidence même, absolument aucune influence sur la libération, mais celle-ci vint enfin.

Chacun regagna son foyer, abandonnant à un autre sort le fameux seau.

Au fait, à quoi peut-il bien servir maintenant, car vous ne l'ignorez pas, à la campagne rien ne se perd qui peut encore servir. Surtout en plein vignoble.

L'assassin revient sur le lieu de son crime. De même l'ex - Gefang aime revoir le coin où il passa ces misérables années de la captivité.

Donc un jour vint où l'un de ces quinze "usagers" du seau, eut, en compagnie de sa douce épouse, l'occasion de revenir dans le village où devait encore se trouver le dit objet.

Ce "Franzosen" revint cette fois en homme libre (du moins pendant le temps de ses vacances), avec SA voiture, SON costume sur le dos, SON chapeau sur la tête, et en plus, avec le droit de parler d'égal à égal avec ses anciens détenteurs.

Point n'était dans ses intentions de faire du pétard. Le passé est le passé et le Français a, pour certaines choses, la mémoire courte, mais à mon avis, c'est en l'occurrence une forme de l'intelligence. Montrer à ces indécrottables "Bauer" que l'ex-Gefang, en civil, fait figure d'autre chose qu'un gueux traîne godasses, est une satisfaction à laquelle aucun d'entre nous ne renoncerait.

donne, non en version originale, mais en traduction approximative : "Ce que j'ai le plus estimé en vous, Français, c'est votre générosité, votre savoir vivre. Vous pouviez de votre fenêtre, atteindre les raisins de ma treille, vous pouviez les voler. Et bien, jamais vous ne l'avez fait, car vous saviez que je les réservais à mes enfants. C'est beau, c'est noble de votre part, je ne l'oublierai jamais".

Il est dans la vie des circonstances où garder l'air naturel est un art. Ce fut pour le camarade autre chose qu'un art, ce fut un vrai supplice. Cependant, pleinement conscient de la valeur de l'hommage qui était, en sa personne, rendu aux Français et à la France, ceci l'aida à ravalier le fou-rire qui le gagnait.

Et dire que nous sommes tous comme cela nous autres Français, surtout lorsque nous nous trouvons en terre étrangère...

J'espère que vous oublierez vite ma petite histoire, car nous sommes à l'époque du vin nouveau, à la bonne vôtre.

N.D.L.R. - Merci, cher Louis, pour cette belle histoire si bien contée...

MESSE DU SOUVENIR



Elle aura lieu en l'église de La Trinité le **JEUDI 4 DECEMBRE 2003** à 12 heures.

Elle sera suivie du repas mensuel au "Royal Trinité" à 13 heures.

Nous vous souhaitons aussi nombreux que possible.

Réabonnement au journal "LE LIEN"

"Le Lien" survivra grâce à vos réabonnements :
10 Euros pour un an - Si ce n'est déjà fait, faites-le !...
Vos chèques bancaires ou postaux : Compte 3 610-79 H Paris
devront être libellés à l'ordre de l'Amicale V A - V C et adressés
au 1, rue de Brissac, 75004 Paris (ainsi que tout le courrier)
Tél. : 01 42 74 18 96

LES REPAS MENSUELS DES V ET X
SE FONT A 12 H 45
AU "ROYAL TRINITE"
Métro : Trinité d'Estienne-d'Orves

Prochains rendez-vous :

JEUDI 6 NOVEMBRE 2003 - Repas mensuel

JEUDI 4 DECEMBRE 2003

Messe du Souvenir à 12 heures qui sera suivie
du repas mensuel à 13 heures

Mes années perdues 1936 - 1945

Par Roger d'Aigremont - (Suite du numéro 581)

Nous arrivons à l'Arsenal de Strasbourg à la fin de l'après-midi. La première nuit nous avons été logés et entassés dans un grand bâtiment. Nous étions fourbus, épuisés, harassés. Heureusement que nous avions encore quelques boîtes de boeuf, grâce auxquelles nous avons pu calmer notre faim.

Nous étions si nombreux dans ce bâtiment que nous ne pouvions pas nous allonger pour dormir. En ce qui me concerne, assis sur le sol, j'ai placé tout mon barda sur mes genoux et je me suis appuyé dessus. Malgré ma position assise et recourbée sur moi-même, j'ai dormi quelques heures d'un sommeil réparateur, mais, mes jambes étaient engourdis à l'extrême.

Le lendemain matin, nous avons été logés dans d'autres locaux de l'Arsenal. Moi et quelques autres camarades, nous logeons dans un garage et nous couchons à même le sol en béton. Nous n'avons pas de paille pour adoucir un peu la dureté du ciment...

J'ai passé une mauvaise nuit aucune position n'était bonne, le ciment était froid et dur, j'avais les reins brisés.

Le premier jour à l'Arsenal, j'ai visité les lieux et j'ai découvert des chevrons en bois. J'ai eu tout de suite l'idée de confecturer un cadre rectangulaire avec ce bois... Avec la lame scie de mon couteau, j'ai scié deux longueurs de 1 m 90 environ et deux traverses de 0 m 90.

Avec des clous et un bout de fer, en guise de marteau, trouvés dans un tas de ferraille, j'ai assemblé les quatre pièces et j'ai obtenu ainsi un cadre parfait. Sur le chant, j'ai tendu ma toile de tente solidement fixée avec de la ficelle passant par les oeilletons...

La deuxième nuit, j'ai pu mieux dormir, ma toile de tente a tenu le coup et elle faisait office de hamac. Mon corps se trouvait à quelques centimètres du sol.

Mon sac me servait d'oreiller. La toile de tente étant plus courte que le cadre, mes jambes étaient en partie dehors et reposaient sur le ciment, mais, le plus important pour moi, c'était que mon dos reposait confortablement sur la toile.

(A suivre)

Le déjeuner du 2 octobre 2003

Etaient présents : Marcel MOURIER, Madame Michèle VERBA, Mesdames Odette et Denise ROSE, Georges ROUSSEL, Mesdames Juliette HADET, Renée BOUDET, Colette BROCHETON, René APPERT, André EVEZARD, Mesdames Irène BRACONNIER et Monique COCHEPAIN, Marcel VANDEN BORNE, Louis BROCHETON, Georges ABRAMO, Monique et André LENZI.

Absents excusés : Le Président Jean BEUDOT, le Vice-Président Roland MIGNOT, André FOMPROIX, Paul DELSART, Pierre BAROZZI, Madame Andrée LEBAS, Janine et Lucien SAHUC, Mesdames Claire APPERT et Rosa JANNESSON, Georges COMBESCURE et Louis PARCZANSKI.

- Le Cadeau à la Dame pour Madame COCHEPAIN.

- La bouteille du PG pour G. ROUSSEL.

Les vacances étaient à peu près terminées mais on jouait les prolongations, si bien que nous étions peu nombreux, malgré la température adoucie par le soleil.

Nous sortions d'une période difficile pour nos organismes qui ne sont plus ce qu'ils ont été. Ça se comprend aisément.

Nos effectifs n'ont pas trop souffert, comme on pouvait le constater à la table qui nous rassemblait.

J'ai remarqué que les conversations évitaient les sujets d'actualité qui ne cherchent qu'à nous compliquer la vie. C'est pour cela que fusaient les bons mots mais aussi ceux qui l'étaient moins et faisaient encore sourire.

André LENZI et Monique avaient fait le voyage à Paris pour nous apporter leur bonne humeur. Leur journée s'est terminée par une visite à Jean BEUDOT, toujours si courageux et à qui nous pensons beaucoup.

Enfin, je vous rappelle que le prochain déjeuner au "Royal Trinité" aura lieu le 6 novembre.

Amitiés, Louis BROCHETON

SOLUTION DES MOTS CROISES

HORIZONTALEMENT. - I. Roussette. - II. Euscarien. - III. St - Ové. - IV. Ir - Lo. - V. Devinette. - VI. Errant - Ep. - VII. Ase - Ino. - VIII. Coit - Iton. - IX. Inserrent.

VERTICALEMENT. - 1. Résidence. - 2. Outrer - On. - 3. Us - Vrais. - 4. ScoliaSTE. - 5. Savonne. - 6. Ere - Et - Ir. - 7. Tient - Ité. - 8. Té - Ténon. - 9. Entrepont.

NOUVELLES ET AMITIES DE...



- Madame P. GUAY, 92500 Rueil-Malmaison. C'est une grande épreuve que la disparition récente de Pierre, mais nous vous savons bien entourée par vos enfants et petits-enfants. Vos amis de l'Amicale pensent bien à vous et, en particulier Pierre BAROZZI.

- Madame Marie STURM, 57180 Terville. Nous avons gardé le souvenir de Victor qui nous a quittés récemment.

- Madame Adrienne VAUGELADE, 36500 Saint-Genou.

- Madame Marguerite LEVASSEUR, 49000 Angers. Nous gardons le souvenir de Louis, qui nous était si proche, et vous remercions pour les documents que vous nous faites parvenir.

- Camille ZUM BRUNNEN, 91220 Brétigny-sur-Orge. Malgré les difficultés pour l'escalade, nous espérons te voir à un prochain déjeuner du premier jeudi du mois au "Royal Trinité". Nous sommes très sensibles à tes encouragements.

- Madame Raymonde DESCHAMPS, 85300 Challans. Nous avons bien noté votre nouvelle adresse pour l'acheminement du "Lien".

- Madame Suzanne RICHER, 75019 Paris. Chère Suzanne, nous espérons vous voir un prochain jeudi. Votre présence ferait grand plaisir à tous vos amis du Bureau. Bises.

- Lucien BASTIDE, 94214 La Varenne-Saint-Hilaire. Je sais bien que ta démarche est devenue hésitante mais je constate que la tête est bien équilibrée. Ton raisonnement est toujours très sain et ton humour réjouit nos coeurs.



LE PETIT PRINCE

Récit de Marc BLANCPAIN - Suite du N° 581

Les heures passaient ; on ronflait ou on plaisantait, vaguement curieux de ce qui allait se produire.

Vers dix heures, sur un coup de sifflet du Petit Prince, les sentinelles qui entouraient la baraque entrèrent deux par deux dans le couloir. Suivi des deux premières, le Petit Prince pénétra dans la chambre 1, se fit désigner le lieutenant Mathury, lui signifia qu'il allait partir au camp de représailles de Lübeck et qu'on lui laissait une heure pour préparer son bagage. Durant cette heure, les deux sentinelles le surveilleraient. Il lui était interdit de prendre d'autres objets que ceux qui étaient sur son lit et sur sa planchette. Il lui était interdit de parler à ses camarades. On l'autorisait seulement à leur serrer la main.

Le Petit Prince se rendit ensuite dans la chambre 2 avec deux autres sentinelles pour donner au sous-lieutenant Morivale des ordres semblables.

A la chambre 3, il demanda le lieutenant Duval.

- Il n'est pas ici, répondit Laumont, le chef de chambre.

- Pas ici ? Où est-il alors ?

- Je n'en sais rien.

- Où est son lit ?

- Là.

Le Petit Prince s'approcha du lit de Duval. Le lit était vide. Complètement vide. Les planchettes avaient été nettoyées. Les couvertures, le sac à viande, la paillasse avaient disparu. Il ne restait que le coffre de planches. Le Petit Prince, un long moment, demeura stupide.

- Vous voulez plaisanter, dit-il enfin en s'efforçant de sourire. Si Duval est parti cette nuit, il n'a tout de même pas emporté sa paillasse.

- Effectivement, dit Laumont, une paillasse, même plate comme sont les nôtres, ce n'est

pas commode pour voyager. D'autant que Duval avait au moins trois couvertures, une capote, beaucoup de livres... Tout cela a disparu. Duval a disparu. Duval...

- Duval... répondit le Petit Prince en écho, Duval !

Et il se pencha, étonné, vaguement rêveur, sur le lit vide. Laumont ricanait, et tous les autres.

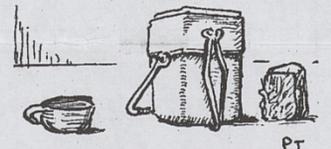
Après le départ du Petit Prince, les conversations et les plaisanteries allèrent bon train. Laumont était heureux comme un enfant. Mais le Petit Prince, soudain, réapparut dans la chambre 3. Il ouvrit la porte sans frapper, se planta devant le lit de Duval, réfléchit, et dit :

- Alors, il n'est pas rentré ?

Une trentaine de bons sourires fut la seule réponse qu'il obtint. Il quitta la baraque, traversa la cour, courut vers la Kommandantur, et l'on entendit quelques minutes plus tard le clairon qui sonnait pour un appel supplémentaire des deux autres baraques.

L'appel fut long, soigneux, méticuleux. Tous les officiers allemands s'en mêlèrent. On compta, on recompta. On appela par rangs, on appela par files. On appela par numéros, on appela par noms. Le compte y était. Il n'y avait personne en trop, les appelés, qui ne comprenaient pas la raison de tout ce branle-bas, s'agitaient furieusement, ils vouaient le Reich Grand Allemand à la défaite et à l'ordure, ils maudissaient le Petit Prince et ses pareils, ils frappaient du pied, gueulaient, chantaient, sifflaient, racontaient des histoires.

(A suivre)



NOS PEINES

Depuis la dernière édition de notre journal "Le Lien" nous avons appris les décès de :

- Madame Albert SUCHAUT, 51380 Damery, le 6 août 2003.

- Gabriel GUIZARD, 12000 Rodez, en juillet 2003.

- Arthur MERLIN, 59500 Douai, le 13 juillet 2003.

Le Bureau de l'Amicale présente ses sincères condoléances aux membres des familles dans la peine et les assure de sa profonde sympathie.

EDITION DE L'AMICALE NATIONALE
DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE
V et X
DES STALAGS

Rédaction - Administration : Marcel MOURIER
1, rue des Frères Boltraud, 95220 Herblay - Tél. : 01 39 97 42 62

Compte Chèques Postaux : 4 841-48 D Paris

AMICALE V B - X A B C

Inscription à la Commission Paritaire N° 785-D-73

Stalags V B - X A B C

Amicale de Camps de Prisonniers de Guerre
BULLETIN MENSUEL DE L'AMICALE DES STALAGS V B - X A B C



NOS MORTS

En ce début du mois de novembre, ayons une pensée pour tous ceux qui nous ont quittés en captivité et depuis notre retour.

Nos morts, ils sont tous là... Dans nos coeurs, qui s'alignent
Un morceau de notre âme, avec beaucoup de sang.
Nous les avons aimés... Mais nous suivons la ligne
Que trace ce destin nous semblant indécis.

Nos morts, ce sont d'abord, ceux de notre famille.

Proches qu'on eut voulu conserver près de soi

Surtout quand les ennuis, autour de nous, fournirent

Dans une société qui, bien souvent, déçoit.

Ce sont aussi les vieux, ceux de notre jeunesse,

Nous donnant des conseils qu'on jugeait insensés.

Puis, quand vint le moment de nos propres détresses,

On s'est dit qu'ils n'étaient pas vraiment "dépassés"

Nos morts, ce sont, bien sûr, nos chers amis d'enfance.

Comme on voudrait qu'ils soient encore auprès de nous...

Avec eux, nous n'étions jamais sur la défensive,

Malgré bosses et plaies, de la tête aux genoux.

Puis, ce furent, hélas ! Nos compagnons de guerre.

Tous jeunes, pleins d'espoirs, fauchés absurdement...

Commaire ces instants honteux n'incite guère

A se sentir, parfois : tendre, obséquieux, clément.

Nos morts, on en a tant, sillonnant notre route :

Affections... Amitiés... Compagnons de travail...

Ceux dont nous partageons l'estime ou bien les doutes...

Si longtemps !... Si longtemps !... Des décentes !... Quel bail !...

Soudain, on s'aperçoit que l'on est solitaire.

Que les gens ont changé... Qu'on n'est plus dans le coup...

On nous le dit souvent, nous préférons nous taire

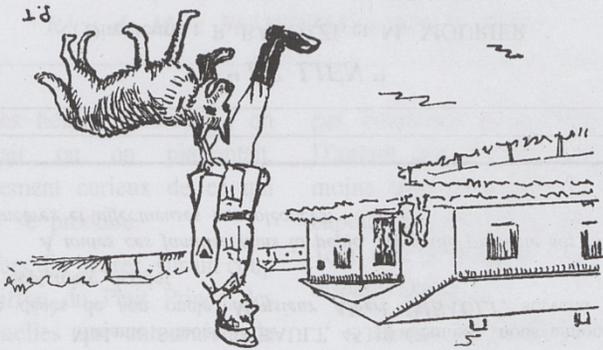
Malgré quelques envies de leur tordre le cou.

Mais nous n'avons pas peur, et c'est la notre force,

Car nous savons qu'un jour, sans honte et sans remords,

Quittant cette planète et sa maussade écorce,

Nous nous retrouverons, heureux, avec... Nos morts.



André BERSSET

Mais nous n'avons pas peur, et c'est la notre force,
Car nous savons qu'un jour, sans honte et sans remords,
Quittant cette planète et sa maussade écorce,
Nous nous retrouverons, heureux, avec... Nos morts.

Aux dernières nouvelles, il ne semble pas que notre Association, au sein de laquelle les octogénaires sont nombreux (avec quelques-uns "au-dessus"), ait eu à explorer un nombre anormalement élevé de disparitions du fait de la canicule de cet été. Beaucoup, cependant, en ont souffert plus ou moins sévèrement.

On peut donc penser que la solidité des couples, un environnement familial très uni et la fidélité des amitiés ont permis à beaucoup de résister de manière efficace. On peut penser aussi qu'une épreuve particulièrement difficile et douloureuse comme celle de la captivité a probablement habitué nos organismes à se défendre et à notre solidarité de se manifester en toutes occasions.

Certaines passions, de tous ordres, s'étant apaisées on sait bien maintenant que beaucoup sont morts parce que plus personne ne s'occupait d'eux. D'ailleurs, parmi eux, un certain nombre sont restés totalement abandonnés après leur décès.

C'est là une bien triste et désolante constatation.

Il est évident, enfin, que la meilleure des organisations ne peut être efficace que si elle a été bien conçue au départ, avec des moyens suffisants, et que si chacun accepte les contraintes particulières qu'elle exige.

C'est à partir de début juin 1940 que ma Division Alpine (avec ses mulets), menacée d'encerclement, commença sa retraite, la nuit, tout en essayant d'organiser des positions de défense le jour. C'était illusoire car pendant une dizaine de jours nous nous sommes trouvés au milieu d'une énorme cohue de véhicules de toutes sortes, civils ou militaires, de populations affolées, de militaires désarmés et ne songeant qu'à se sauver

avec, trop souvent, des véhicules militaires.

Ayant décidé, pour notre part, à partir de Réalcamp, de nous diriger vers la mer où nous pensions que des bateaux pourraient nous recueillir, nous sommes arrivés, le 13 juin, je crois, près de Saint-Vaéry-en-Caux à la pointe du jour. Mais les Allemands étaient déjà là et nous encerclaient alors que nos moyens de défense étaient quasi passés à l'état de débris.

Alors commença la longue marche qui nous conduisit, à la nuit, en plein champ ou, par-fois, dans des ensembles sportifs (hippodromes ou stades). Arrivés en Hollande, c'est en péniches que nous avons embarqué pour remonter le Rhin jusqu'en Allemagne où nous sommes arrivés complètement épuisés après avoir lutté à la fois contre la fatigue, la chaleur et, surtout, la faim.

Au cours de ce périple, affaiblis que nous étions, nous n'avons pas hésité à manger des betteraves pourtes ramassées sur les routes et nous nous conduisons comme des bêtes, prêts à absorber n'importe quoi. A l'occasion des étapes de midi ou du soir, au moment de la distribution d'une soupe plutôt claire (ou de suif le soir), les injures et les disputes étaient la règle, quels que soient les grades, car les Allemands nous avaient tous mélangés et prenaient plaisir à se moquer voire à intervenir à coups de crosses.

L'utilisation de gamelles était, elle aussi, prétexte à disputes car la plupart des soldats, ou des sous-officiers, avaient conservé les leurs tandis que les officiers, ou des sous-officiers, habitués aux popotes devaient se contenter de boîtes de conserve ramassées ici ou là le long des routes. Mais elles avaient des volumes différents et cela excitait les jalouses. Par ailleurs, les boîtes métalliques de biscuits nous servaient aussi, le soir, après la boule de suif, pour faire une sorte de "bouillon de légumes" avec l'herbe ou le pissenlit ramassés dans les champs ou les prés.

Ce fut un jour célèbre que celui où mon groupe de six amis passait près d'une ferme réussit à coincer une poule dans un fossé puis à l'assommer. Cuite à l'eau bouillante, le soir, dans une grande boîte en fer, elle fit notre régal ainsi que celui de quelques voisins reconnaissants. Nous devons, d'autre part, remercier les habitants des villes ou des villages, de France, de Belgique ou de Hollande que nous avons traversés et qui nous distri-

buaient au passage des sandwicheaux, des ensembles sportifs (hippodromes ou stades). Arrivés en Hollande, c'est en péniches que nous avons embarqué pour remonter le Rhin jusqu'en Allemagne nous fimes, d'abord, copieusement douchés et épouillés (nous avions tous des poux) avant d'être répartis dans les camps où la chaleur laissait peu à peu la place au froid en même temps que notre faim se calmait un peu sans être, bien sûr, pleinement satisfait.

Ayant souffert de la faim nos pensées vont, d'abord, vers ceux qui ont beaucoup plus souffert que nous dans les camps de concentration à la fois de ce fait et des tortures de toutes sortes qu'ils ont subies, ou qui ont fini, trop souvent, dans les chambres à gaz.

Ce passé affreux doit nous rendre encore plus sensibles à la détresse de tous ceux qui ont fait dans le monde mais aussi à celle de ceux qui souffrent et qui, parfois, deviennent très vieux et plus ou moins abandonnés, attendent de nous un secours efficace, plus particulièrement lorsque surviennent des calamités comme la canicule de cet été.

André SALVAGNIAC

LA CHALEUR, LA SOUFFRANCE ET LA FAIM

Par notre Président André SALVAGNIAC